



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2016

Ordinary Chronicles of the End of the World

Samuel Cohen and Lee Konstantinou (eds.), *The Legacy of David Foster Wallace*

Béatrice Pire



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/8430>

DOI : 10.4000/transatlantica.8430

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Béatrice Pire, « Samuel Cohen and Lee Konstantinou (eds.), *The Legacy of David Foster Wallace* », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2016, mis en ligne le 14 septembre 2017, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/8430> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.8430>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Samuel Cohen and Lee Konstantinou (eds.), *The Legacy of David Foster Wallace*

Béatrice Pire

RÉFÉRENCE

Cohen, Samuel and Konstantinou, Lee (eds.), *The Legacy of David Foster Wallace*, University of Iowa Press, 2012, 270 pages, 13,84 \$, ISBN-10 : 1609380827

- 1 *The Legacy of David Foster Wallace*, recueil de textes critiques édités par Samuel Cohen et Lee Konstantinou en 2012, semble déjà ancien, eu égard aux innombrables ouvrages parus depuis lors sur le même auteur. L'universitaire pionnier en la matière, Stephen Burn, professeur à l'Université de Glasgow et auteur de la première analyse d'*Infinite Jest* (*David Foster Wallace's Infinite Jest. A Reader's Guide*, Continuum, 2003) dirige même depuis l'année dernière une collection entièrement consacrée aux études wallaciennes chez Bloomsbury. Avec Marshall Boswell (*Understanding David Foster Wallace*, University of South Carolina Press, 2004), il constitue la première génération critique, pré-suicide (2008) pourrait-on dire. Cohen et Konstantinou appartiennent à la seconde génération (avec David Hering), chacun ayant, à sa manière, dirigé un livre généralement issu de colloques ou de congrès. Mais celui-ci présente une particularité : il rassemble à la fois des essais universitaires et des textes d'écrivains, amis de Wallace pour la plupart, comme Don DeLillo, George Saunders, Rick Moody, Dave Eggers ou Jonathan Franzen. Dans leur introduction, Cohen et surtout Konstantinou – universitaire un peu espiègle qui a publié en 2016 un nouvel ouvrage consacré aux personnages *cool* de la fiction américaine (*Cool Characters: Irony and American Fiction*, Harvard University Press, 2016) – s'excusent de ce mélange inhabituel, rejeté par Jakobson lorsqu'il avait été envisagé que Nabokov enseignât dans le département des lettres d'Harvard. Allait-on alors embaucher des éléphants pour enseigner la zoologie ? Constatant que les éléphants siègent à présent largement dans les universités – les ateliers d'écriture en particulier –

les auteurs ont choisi cette forme hybride qui aère l'ensemble et ménage pour le lecteur des moments d'attention critique soutenue et des temps plus distrayants.

- 2 Le livre se divise en trois parties intitulées « history », « aesthetics » et « community ». La première comprend deux articles critiques et deux textes prononcés lors de la cérémonie d'hommages rendus à David Foster Wallace le 23 octobre 2008 à New York, quelques semaines après sa mort par pendaison en Californie. Paul Giles interroge la dimension proprement américaine de l'œuvre. A certains égards, elle prolonge la tradition transcendentaliste, celle d'Emerson en particulier dans sa relation au pragmatisme et à l'éthique, dans son articulation du local au sacré. Giles fait même dialoguer certains textes journalistiques de David Foster Wallace (celui de la foire agricole dans l'Illinois, celui écrit juste après le 11 septembre) avec des textes de Lincoln, de façon particulièrement lumineuse et convaincante. Mais cet ancrage dans une langue, un espace et des valeurs intrinsèquement américaines est tempéré par la représentation d'un monde technologique et mondialisé qui fragilise cette identité et lui prête une dimension plus impersonnelle et abstraite. Encadrant un second article portant sur le journalisme littéraire de David Foster Wallace, commenté à la lumière du concept nietzschéen d'oubli, figurent les hommages de DeLillo et Saunders. Certains aphorismes de DeLillo sont déjà devenus des phrases d'anthologie : « dead serious frolic of addicted humanity » ; « scroll fragments of a distant future » ; « equal to the vast, babbling, spin-out sweep of contemporary culture » ; « This is Dave's voice, American ». Usant de formules aussi frappantes que « terrified-tenderness » pour qualifier la prose de David Foster Wallace, Saunders le replace, comme précédemment, dans une longue filiation littéraire d'éveil, de célébration et d'ensemencement.
- 3 La seconde partie du recueil contient deux articles de ses éditeurs. Samuel Cohen interroge le genre d'*Infinite Jest* et avance l'hypothèse que le roman puisse être un *Künstlerroman*, comme le *Portrait de l'artiste* joycien, plus qu'un roman d'apprentissage. Selon lui, il faut prendre l'œuvre à rebours et considérer que les premières pages écrites à la 1^{ère} personne (l'histoire de Hal) sont, sur le plan de la diégèse, postérieures aux dernières pages écrites à la 3^{ème} personne (la trame de Don Gately et des terroristes canadiens) – fin qui a souvent donné aux lecteurs un sentiment d'irrésolution et d'inachèvement. Lee Konstantinou, quant à lui, explore chez David Foster Wallace un thème qu'il a traité chez d'autres auteurs contemporains comme Pynchon, Eggers, Lethem ou Egan : l'ironie. Récusant les termes d'anti-ironie ou de méta-ironie pour qualifier David Foster Wallace, il lui préfère le terme de « post-ironie » : l'écrivain a été, selon lui, un des premiers à pointer les impasses de l'ironie métafictionnelle et postmoderne des décennies précédentes, à décrire la culture contemporaine comme triste, cynique, narcissique et toxique et à réclamer la nécessité d'un contre-pouvoir naïf et éthique à l'incrédulité ironique : le type du « croyant » (« believer ») capable de briser ce que Konstantinou appelle le « quatrième mur » du texte. Cette partie contient aussi l'hommage de Rick Moody, empreint de modestie voire de timidité envers Wallace, presque tenu pour un frère aîné : Moody y relate un dîner au cours duquel Franzen et Wallace rivalisaient dans les citations d'*Americana* ou une réunion des AA à laquelle ils avaient ensemble assisté. L'introduction à *Infinite Jest*, commandée à Dave Eggers pour le dixième anniversaire de sa parution, est d'une autre teneur. Moins funèbre que les autres car David Foster Wallace n'était pas encore mort, elle énonce, avec ferveur et générosité, le « devoir » – puisque la question a été posée par un étudiant en ces termes – de lire le *magnum opus* dont un des adjectifs adéquats pour le

décrire serait : « *holy shit* ». Eggers tient l'œuvre pour l'une des plus étranges et singulières publiées ces vingt dernières années, fruit d'une « folie contrôlée », « obsessionnelle » qui « épingle la conscience d'une époque » (146) et différentes formes de perte (dans la structure familiale, dans la nation, dans le temps) comme l'aspiration à un sens et à un lien communautaire recouvré.

- 4 La troisième et dernière partie du recueil traite justement de ce sujet et explore les différents types de communautés qui se sont formées autour de Wallace. Elle comprend une analyse de la note de bas de page ainsi qu'une étude de sociologie littéraire sur la place de Wallace dans le marché du livre et sur les réseaux de lecteurs (recommandations données sur Amazon par exemple). Un autre chapitre relate *l'Infinite Summer* lancé après 2008, lecture en relais *d'Infinite Jest* organisée sur l'ensemble du territoire et pendant plusieurs semaines. D'autres contributions – un entretien avec Michael Pietsch, l'éditeur, et le témoignage de la bibliothécaire en charge des archives Wallace au Harry Ransom Center à Austin, concourent à parfaire cet ouvrage particulièrement dense et varié. On y trouvera enfin l'hommage presque déchirant de celui qui fut son plus proche ami, Jonathan Franzen, et le récit de leurs dernières conversations téléphoniques, éprouvantes jusqu'au silence. « He'd gone down into the well of infinite sadness, beyond the reach of story, and he didn't make it out. But he had a beautiful, yearning innocence, and he was trying » (181).

AUTEURS

BÉATRICE PIRE

Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle